

AVEC

Une exposition de Gérard Paris-Clavel



Dossier de presse

SOMMAIRE

Communiqué de presse – p.3

Édito par les commissaires de l'exposition – p.4

Biographie – p.5

Textes d'analyses – p.6

Parcours de l'exposition – p.15

En regard de l'exposition – p.16

Visuels disponibles – p.18

Informations pratiques – p.20

Sens de la visite – *Sur demande*

AVEC

GÉRARD PARIS-CLAVEL
MAISON D'ART BERNARD ANTHONIOZ, NOGENT-SUR-MARNE
DU 7 SEPTEMBRE AU 12 NOVEMBRE 2017

En septembre prochain, la Maison d'Art Bernard Anthonioz, centre d'art de la Fondation Nationale des Arts Graphiques et Plastiques situé à Nogent-sur-Marne, inaugure son nouveau rendez-vous annuel consacré à la création graphique – désormais proposé chaque automne – avec une exposition inédite de Gérard Paris-Clavel intitulée *Avec*, qui aura lieu du 7 septembre au 12 novembre 2017.

Comme on se met en œuvre(s), **Gérard Paris-Clavel** se met en cause ; cause commune. Il n'est jamais seul, mais toujours avec. Les mots et les images sont ses outils. Combattre c'est débattre, la parole et l'action : informer c'est former ; réfléchir c'est ne pas fléchir, ne pas plier ; exposer c'est peut-être exploser, sortir des limites convenues de la création considérée comme étant à elle-même son propre idéal.

Autant de questions qui seront posées à l'occasion de cette exposition proposant de revenir plus particulièrement sur le travail de création autonome que mène Gérard Paris-Clavel depuis 1990, comme sur son **engagement poétique et politique** avec l'association Ne pas plier, autour de **la question de l'expression et des formes de l'engagement**.

Chaque semaine, des visites seront organisées en présence de Gérard Paris-Clavel, ainsi que des rencontres avec des personnalités scientifiques, artistiques et politiques... Partageant leurs réflexions et propositions, ils s'exprimeront face aux images exposées et témoigneront des correspondances et interactions avec leur propre pratique citoyenne et professionnelle.

Gérard Paris-Clavel est diplômé des métiers d'art et de l'Institut de l'Environnement. Il étudie dans l'atelier d'Henryk Tomaszewski à l'École des Beaux-Arts de Varsovie avant de cofonder le collectif Grapus, Cocolux, les Graphistes associés et l'association Ne pas plier.



Le commissariat de l'exposition
est assuré par **François Barré**,
Isabel de Bary et **Francis Lacloche**.
Relations avec la presse :
Lorraine Hussenot : 01 48 78 92 20
lohussenot@hotmail.com
visuels disponibles sur demande

ÉDITO

Être tout à la fois artiste, artisan, militant, c'est une question à résoudre davantage qu'une évidence à imposer. Faut-il laisser une trace, une marque singulière ? Faut-il être au monde ici et maintenant pour y éveiller les consciences, vivre le partage et échafauder les constructions futures ? Comment conjuguer la gratuité de l'art, l'utilité d'une action solidaire et la relation à la commande ? Comment allier l'accomplissement de soi et l'appartenance à une société ? Comment être à la fois savoir et saveur, corps physique et corps social, différent et semblable ?

Exigeant, perfectionniste, généreux, déclamatoire et jubilatoire, Gérard Paris-Clavel travaille au cœur des luttes et pour une existence meilleure. Irréductible à toute formule attendue, son engagement éclate et s'énonce en une palette poétique et politique de propositions, d'injonctions et d'appels : ne pas plier ; utopiste debout ; je lutte des classes ; rêve général(e) ; notre ville est un monde ; un raciste est quelqu'un qui se trompe de colère ; révolutionner, c'est inventer de nouveau. Il joue avec les lettres, les mots et les maux, la photographie, le dessin, la peinture, cherchant et renouvelant sans cesse ses propres codes.

La maîtrise des savoirs s'accomplit dans le désir et la réalité de leur transmission. Le parcours de Gérard Paris-Clavel lui a permis de croiser de nombreux sujets et d'en étudier les caractères actifs et interactifs. Les luttes sociales interrogent le graphisme institutionnel, le commerce des images rencontre la ville en signes... Nourris des conditions historiques et sociales ayant accompagné un parcours de plus de quarante années, ses vocabulaires ont structuré une grammaire de l'image et sa pédagogie.

Cette exposition à la Maison d'Art Bernard Anthonioz questionne une histoire collective à partir d'un travail singulier : le « je » dans sa rencontre en tension avec un collectif. Itinérante, elle est le premier acte d'un processus de travail et vit de l'actualité et des échanges partagés, là où elle se trouve, à chaque nouvelle étape.

François Barré, Isabel de Bary, Francis Lacloche
Commissaires de l'exposition

Esthétique et politique

le parcours d'un graphiste social, Gérard Paris-Clavel

Études en France, en Pologne, Institut de l'Environnement, Grapus, Cocolux, Graphistes associés, Ne pas plier, graphiste social et artiste vivant...

Gérard Paris-Clavel

Né le 2 octobre 1943 à Paris
Diplômé des Métiers d'Arts
Beaux Arts de Varsovie, atelier d'Henryk Tomaszewski
Diplômé de l'Institut de l'Environnement

Période Grapus (1970-1990)

Groupe fondé en 1970 par Gérard Paris-Clavel, Pierre Bernard et François Miehe rejoint par Jean-Paul Bachollet et Alex Jordan. Grapus a essayé de construire, durant 20 ans, une pratique responsable du graphisme en luttant pour la paix, la culture contre tous les impérialistes. Le groupe a accueilli durant cette période une centaine de graphistes, d'étudiants et de stagiaires. L'originalité du groupe a été d'élaborer systématiquement les images en commun et de revendiquer une signature collective. Grapus a reçu de très nombreuses distinctions nationales et internationales. En 1991, ses membres reçoivent le Grand prix national des Arts Graphiques.

Période Graphistes associés (1989-1992)

Fondé en 1989 par Gérard Paris-Clavel et Vincent Perrottet, les Graphistes associés représentent un des trois ateliers issus du groupe Grapus. Gérard Paris-Clavel y travaille jusqu'en 1992. C'est durant ces années qu'a été créée l'association Ne pas plier.

Association Ne pas plier (1991 à aujourd'hui)

L'association Ne pas plier regroupe de drôles de citoyens organisés, pour qu'aux signes de la misère ne vienne s'ajouter la misère des signes. Association politique, utopique et esthétique d'éducation populaire. Ne pas plier met en œuvre mots et images, paroles et pensées, pour agir sur le terrain des luttes sociales. L'association Ne pas plier croise de nombreuses expériences professionnelles et humaines. Elle est animée actuellement par : Jérôme Bourdieu, *économiste*, Isabel de Bary, *chef de projet*, Jean-Christophe François, *géographe*, Bruno Lavaux, *expert-comptable*, Thomas Lemahieu, *journaliste*, Gérard Paris-Clavel, *graphiste*, Gilles Paté, *artiste plasticien*, Franck Poupeau, *sociologue*.

Graphiste social et artiste vivant (1992 à aujourd'hui)

Dans son atelier d'Ivry-sur-Seine, le croisement de son travail d'artisan de commande, de sa pratique artistique et de son activité militante nourrit une recherche des formes et l'inscrit dans une pratique sociale plurielle. La difficulté des luttes sociales en France, la transformation des commandes publiques le conduisent à radicaliser sa pratique. Grâce à l'association Ne pas plier, ses images sont accompagnées et partagées au sein du conflit social dans l'espace public et la ville.

Le vent se lève ! ... il faut tenter de vivre !

Il y a cela d'abord : le monde devant soi, les jours qui se suivent ; et partout la même injustice, le silence des consciences, le bruissement des affaires, le fracas des villes. Chacun a lu sur le fronton des mairies notre si belle trilogie : Liberté – Égalité – Fraternité, chacun connaît l'histoire des hommes et les luttes des plus asservis pour gagner une dignité refusée ; vieille histoire, une antienne presque, le monde ne va pas s'arrêter pour cela. Les lendemains ne chantent plus, le temps des cerises ne revient pas, le bel aujourd'hui s'embrunit. Cela commence ainsi. Il faut vivre avec ; ça ne fonctionne pas si mal et loin d'ici il y en a de plus malheureux. Les mots semblent vieillir tandis que les maux perdurent et paraissent, bon an mal an, s'inscrire dans une suite naturelle des choses. « Dès qu'on commence à trouver les choses naturelles, on cesse d'exister » déclarait Bertolt Brecht. Gérard Paris-Clavel existe.

(...) Artiste, artisan, militant. L'association de ces trois caractères forgée et éprouvée au gré des rencontres peut sembler aller de soi. Il n'en est rien tant leurs spécificités peuvent s'avérer contradictoires. Être tout à la fois artiste, artisan, militant, c'est une question à résoudre davantage qu'une évidence ; une question qui ne cesse de se répéter. Faut-il laisser une trace, une marque singulière et l'important alors n'est pas d'être vu et compris dans le présent mais d'agiter l'avenir et de l'habiter longuement ou faut-il être au monde ici et maintenant pour y éveiller les consciences, vivre le partage et échafauder les constructions futures ? Comment conjuguer la gratuité de l'art, l'utilité d'une action solidaire et la relation à la commandite ? Comment allier l'accomplissement de soi et l'appartenance à une société ; le temps d'une vie et celui de l'humanité ? Comment être à la fois légataire et légateur, savoir et saveur, corps physique et corps social, différent et semblable ?

Gérard Paris-Clavel vit, travaille, crée, échange dans l'entrelacs de ces questions. Aussi ne peut-on lui assigner une position, un statut, une niche sociale et une étiquette qui combleraient les taxinomistes et lui feraient sans troubles ni doutes tenir un rang et ressortir à une catégorie avérée – sorte d'AOC culturelle – : artiste, artisan, théoricien, militant, praticien, chercheur, découvreur, formateur, agitateur, animateur, nomade socioculturel. Il est tout cela à la fois, dans l'inconfort parfois et la conviction toujours. Il lui faut pour cheminer ainsi posséder d'abord un appétit féroce et généreux, un goût du collectif et des équipées, le sens de l'amitié, de l'humour, de la fête et l'horreur de la trahison.

(...) S'il a dit-il « *de la tendresse à donner* » autant que « *de la violence à recracher*¹ » ce n'est pas pour la montre et l'exhibition mais pour aller là où le combat doit se mener. « *Il ne suffit pas d'aider les dominés ; il faut nuire aux dominants* » ajoute-t-il en citant Franck Lepage.

Ce qu'il expérimente aujourd'hui c'est la diffusion et le partage des acquis et des expériences venus du laboratoire d'Ivry. J'écris laboratoire car il y a dans l'action menée, la réalité d'une méthode expérimentale, l'épreuve du réel, la vérification des résultats, le constat des avancées et des échecs et toujours, la part du feu et de l'aventure, du trajet qui devient projet et du marcheur dont le chemin suit les pas. On peut tenter au risque évident d'être partiel de dénombrer et de caractériser quelques éléments marquants du travail mené depuis seize ans.

Utopiste debout

(...) Être soi pleinement, conscient et maître de sa personne ; appartenir au groupe dans une solidarité et une curiosité de l'autre ; « *lutter contre l'individualisme et le fatalisme, la personnalisation et la dépolitisation [...] inventer un autre imaginaire politique car à force de résister à tout, on risque de n'être plus partisan de rien [...] dénoncer le malheur en montrant la part de bonheur perdu par ce malheur* ». La reconnaissance de cette perte est à la fois le ferment d'un accomplissement personnel et d'une action commune. Tout le travail de Gérard Paris-Clavel tend à lier ces deux combats, non en imposant les leçons du maître mais dans l'échange et le don mutuel. Croire à cela revient à s'exposer et à se heurter éventuellement aux vides créés par l'exclusion et aux refus nés du sentiment d'un inexorable délaissement.

« J'aime bien les gens, une vie de quartier où chaque gosse est pris en charge par l'ensemble. Aujourd'hui pour beaucoup de loulous on ne peut plus entrer complètement en relation. Mais tu apparais comme un adulte aimant. Exposer sa tendresse, c'est une force. Exposer sa fragilité, c'est une force... Donner sans réciprocité c'est prendre le pouvoir. Plutôt que de donner, partager. Au risque de l'autre, du conflit. Mais peut-on toujours tout partager ? ». Pour exister, il faut résister et s'emparer des armes premières, l'éducation, la capacité d'échange. Il faudra donc appeler à la rescousse et au terrain les hommes de savoir et de recherche. « Je branche des sociologues, des créateurs, des chercheurs avec des chômeurs. C'est ça qui me plaît le plus [...] Faire dialoguer les « avancées de la pensée » et les « avant-gardes de situation ». Gérard Paris-Clavel a appris de Bourdieu, non « La misère du monde », il la savait déjà, mais son analyse. Il n'a cessé de jouer ainsi les colporteurs et d'ajouter à son talent et à son énergie, d'autres passeurs, un astrophysicien, Daniel Kunth et Alain Bereteský de la Fondation 93 avec lesquels il a travaillé sur le cosmos, un cinéaste et homme de télévision, Raoul Sangla qui a tourné autour de lui « Le fil des jours, chronique de la vie courante », André Benedetto, acteur et metteur en scène de théâtre avec qui il a joué « Prout, boum, du pet à la révolution », Nicolas Frize, compositeur, avec qui il participe au groupe « être sujets dans son travail ». Marie-José Mondzain, philosophe, Alain Gesgon, historien, avec lesquels il a travaillé sur les images d'opinion légères à diffuser, plus mobiles et plus rapides, des papillons : « Le cri des papillons ».

Sujet – Objet

Gérard Paris-Clavel vient d'une culture et d'une pratique communiste des luttes. Il y a appris – s'il en était besoin – le collectif et la référence idéologique au marxisme. Il y a aussi découvert les bureaucraties, les conflits internes et les rituels convenus mais encore la peur des débordements ; alors qu'il peut être à lui seul éthique et esthétique du débordement ! Il n'a pas changé d'objectif et sait qui combattre. Mais il a découvert des zones d'ombre peu fréquentées, des sentiments complexes liant la conscience de soi et celle du monde ou celle de classe, le corps physique et le corps social, la sexualité et la socialité. Pour que le corps exulte il faut que le sujet existe. Par un travail sur soi et la relation aux autres, il est devenu de plus en plus attentif à une culture du corps. Force de travail, intelligence des gestes productifs, relation à l'espace, le corps est le bien élémentaire, corvéable souvent, violenté, abîmé par la répétition mécaniste. Il est encore et davantage l'embrasement amoureux et la liberté du jouir sans entraves. Ces entraves sociales et culturelles, refoulement, contrainte, enfermement assignent la femme à résidence et/ou l'instrumentalisent comme machine de vision. En ce domaine l'égalité et l'estime de soi passent par le libre-échange et le débordement de l'imaginaire. Une de ses images les plus fortes, « Qui a peur d'une femme ? » lui a été inspirée par l'écrivaine Taslima Nasreen, condamnée à mort au Bangladesh pour avoir affirmé sa laïcité. « Ces problèmes résonnent. [...] je ne peux pas comprendre ces jeunes hommes qui violent et tuent les femmes, je ne peux me l'expliquer que comme pour Taslima Nasreen, par la peur de la femme. ». « Sujet/objet », autre image forte dévoile et donne à voir cette ambiguïté construite par les regards.

Les signes de la misère – la misère des signes

Le travail d'un graphiste consiste à inscrire dans la relation à la vie sociale au sens le plus large, les signes de l'échange, de l'information, de la culture et de la symbolique. Ces signes sont à la fois les outils d'une communication et d'une fonction nécessitant une perception immédiate et les échappées, les traverses vers une interprétation et une polysémie, une œuvre ouverte. L'ensemble de ces signes font une signature et exposent l'identité d'une société. Gérard Paris-Clavel n'a cessé de s'interroger sur la signification des langages, des signes et des figures utilisés pour cette communication généralisée dans nos sociétés marchandes. La publicité et ses cerveaux disponibles, le politique, les institutions, les collectivités, les syndicats et les associations, les citoyens, les individus, les internautes... élaborent leurs propres systèmes de signes et les utilisent « à toutes fins utiles » : séduire, leurrer, convaincre, échanger. Nous vivons sous l'empire du visuel. L'image est partout, l'homme devient image et croit s'accomplir dans l'image qu'il donne de lui. Les faiseurs d'images se targuent d'être faiseurs d'opinion.

Là aussi, exister-résister, être résistant-(p)artisan devient nécessité, pour « qu'aux signes de la misère ne s'ajoute pas la misère des signes » (Ne pas plier). Il faut sans doute retrouver les mots pour le dire. « *Le vu est pris pour le su* ». Paris-Clavel observe les mutations du monde des signes et le déclin relatif de l'affiche, délaissée souvent, à l'exception des placardages marchands, au profit de médias plus souples, économiques, rapides. « Pour moi, c'est le tract

qui a un immense avenir. C'est simple à produire et efficace. On peut lui trouver de nouvelles formulations. C'est une des meilleures réponses aux maux de la société ... Il montre le sens de la responsabilité et la lucidité » déclarait en 1994 Roman Cieslewicz, graphiste polonais majeur et décalé qui connaissait et appréciait le travail de Paris-Clavel. Celui-ci a tout expérimenté dans l'Épicerie d'art frais, du calicot au porte-voix, du flyer à l'autocollant, de la lettre circulaire à l'affiche, du film à l'enregistrement audio, du discours à la conversation, de l'atelier à l'exposition... Progressivement il a ajouté aux mots d'ordre des mots de désordre, ouvert des brèches pour laisser passer l'air et renforcer les convictions en invitant à questionner. « *Rien de plus traître que la ressemblance. Je suis content des images qui laissent de la place* ».

Artiste

La question de l'art habite et dérange le monde du graphisme. L'utilité de celui-ci, sa réponse à une commande, le distingue, semble-t-il, de la gratuité de l'art et de sa supposée souveraine autonomie. Une défiance sociale de l'art s'est instaurée tant à l'encontre de l'égo des artistes que du langage et des instances qui les légitiment sur la scène internationale et sur le marché (« Art – Gens »). Aussi nombre de graphistes vivent-ils dans une dénégation ronchon de l'art, qui l'écarte et l'appelle à la fois (Non, je ne veux pas être artiste mais je sais au fond de moi combien je le suis.). La position de Gérard Paris-Clavel est différente car il a progressivement admis puis revendiqué le caractère artistique d'une part de son action. Ce ne fut pas sans précautions : « *Je me défends d'être artiste. Mais je le suis par défaut, faute de qualité de la demande du commanditaire* ». Je pense en entendant cela à Gottfried Honegger abandonnant en 1958 sa carrière de graphiste pour se consacrer à l'art et déclarant « J'ai décidé de ne plus obéir à la commande extérieure mais à la commande intérieure ». Cette question de la commande traverse toute l'histoire de l'art et du graphisme. Si la commande n'est pas une demande et l'offre d'un questionnement partagé sur l'expression et la création mais simple injonction d'un acheteur et/ou d'un manipulateur à la recherche d'une recette (dans tous les sens de ce mot), alors, qu'elle crève cette vieille crampe. Mais si elle peut porter le feu et ouvrir des champs, qu'elle vive et prospère. (...) Commanditaire donc pour que l'art ne s'accomplisse pas hors du partage, mais artiste aussi, à tout moment, depuis le début – et pas seulement comme il semble parfois le croire quand il constitue un univers d'images découpées, offertes à tous les collages, vivantes comme des langages à la recherche d'une rencontre et d'un auteur. L'invention graphique, la pertinence des positionnements (pas juste une image mais une image juste), l'ampleur du spectre des procédures et des médias, la force de la dénonciation, le décalage, l'humour et le contre-pied (qui ne néglige ni le pied de nez ni le pied au cul), la polysémie et l'imaginaire (« Rêve générale »), forment un bataillon offensif et une communauté fraternelle d'une exceptionnelle singularité. Paris-Clavel combat l'individualité mais aime la singularité. Elle est ici opératrice de partage et ferment de création collective. L'ensemble de sa production s'inscrit bien dans une histoire ; elle est aussi celle de l'art.

« Ce qu'il y a de plus humain, c'est d'épargner à tout homme la honte. » Nietzsche

Échanger des regards et savoir regarder celui qui vous regarde paraît relever d'une saine conception des relations entre personnes. Qu'en est-il de l'art et de l'œuvre produite ? L'art reconnaît dorénavant la communauté des regardeurs, mais l'œuvre elle-même se préoccupe-t-elle de regarder et non d'être regardée ? Donne-t-elle à voir en même temps qu'elle voit ? Le regard de l'autre, le cherche-t-elle ou se pose-t-il au petit bonheur (mais c'est le grand qu'il faut bâtir). Une affiche de Gérard Paris-Clavel s'intitule « Voir le voir » – en référence et hommage à l'œuvre de John Berger – et inscrit cette tension (voir le regard ; écouter la parole) pour que l'autre jamais ne soit objet. Cette accession à l'échange entre sujets passe par la sincérité des luttes et la violence d'une société à laquelle s'affronter. Si l'on connaît l'origine du monde et Courbet, quelle en est la finalité ? Que garde-t-on ensemble ? Il faut pour vivre lutter pour le savoir et le pouvoir ; pour tous et non dans la limite des places disponibles. Pas de savoir vivre sans pouvoir vivre. « Comment exister sans un épuisement total ? » Le vent se lève ! Il faut tenter de vivre² !

François Barré, mai 2008

1. Toutes les citations mises entre guillemets sans mention d'auteur sont de Gérard Paris-Clavel et extraites de conversations que nous avons eues ensemble.
2. Paul Valéry – *Le cimetière marin* – 1920.

Bonjour

Ça commence comme ça

Ma génération est née dans la guerre, a connu les grandes luttes de libération anticolonialistes, les utopies politiques et l'espoir des progrès de l'économie, de la science, de l'éducation, de la culture... L'expérience et la connaissance nous transforment, mais l'histoire de nos vies n'est jamais gommée. Après des études d'arts appliqués, j'ai eu la chance d'être l'élève de Henryk Tomaszewski aux Beaux-Arts de Varsovie. En mai 1968, j'ai pu expérimenter cet enseignement au sein des ateliers populaires et ensuite, lors de la création en 1969 de l'Institut de l'Environnement. C'était un lieu destiné à former des enseignants-chercheurs, j'y ai étudié deux années avec mes futurs camarades de Grapus.

Dans les années 70, j'ai été porté par la dynamique des transformations sociales. Les luttes sociales ouvraient des perspectives de changements. En faisant des images, je militais, participais, me bagarrais... Cela m'a alors convaincu que ce que j'accomplirais en tant que personne, je ne pourrais bien l'effectuer qu'au sein de la société, au plus près des gens. J'ai ainsi vécu 20 ans au sein du groupe de graphistes Grapus¹ dont j'étais l'un des fondateurs. Grapus réunissait des graphistes engagés autour de l'idée suivante : on peut concevoir des images de qualité à la hauteur des causes servies. Une pensée politique partagée fondait le travail esthétique. Longtemps, nous avons pratiqué un dialogue créatif, amoureux, sans faille. Puis s'installèrent les usures, les contradictions. Nous n'avons pas vu le temps passer. Autour de nous la société se transformait. Les certitudes s'estompaient et altéraient la sérénité de notre production. Nous découvriions « la communication », nous combattons de manière frontale les monopoles capitalistes. Ce furent des années fécondes. Grapus travaillait aussi avec des Maisons de la Culture et des théâtres. Dans ces années, la plupart des théâtres étaient eux-mêmes engagés et les pièces avaient une forte charge politique. À la suite des spectacles, on pouvait avoir des débats avec les publics, les comités d'entreprise, les syndicats. Aux relations avec les militants et les associations se sont progressivement substituées les réponses à des commandes de grandes institutions culturelles et publiques. Passée la surprise d'entrer dans un « milieu », de fréquenter les « élites » de l'État, je restais persuadé du pouvoir créatif des formes, mais voyais que le plaisir de les produire dans ce monde-là, à ces prix-là, s'accompagnait d'une souplesse sur le sens. Il fallait accepter la toute-puissance du commanditaire et de l'argent. Nous pensions alors qu'il était bien de confier à ces grandes institutions, légitimées par le suffrage universel, le pouvoir de faire rayonner notre travail auprès du plus grand nombre. Nous avons découvert ce paradoxe : plus importants sont les moyens d'agir sur les masses, plus le sens est confisqué, récupéré. Les institutions filtrent la réalité.

De Grapus à Ne pas plier

L'expérience de Grapus devait s'arrêter si nous voulions continuer un travail de qualité. C'est un sursaut d'honnêteté et d'intelligence qui a fait que, plus ou moins consciemment, avec plus ou moins de bonheur, nous nous sommes séparés. Ainsi, chacun a pu aller plus loin dans sa démarche. J'ai créé une structure plus petite : les Graphistes associés². Mais les contradictions entre gestion et création sont réapparues très vite. J'ai quitté cette aventure après deux années, elle m'empêchait de réaliser pleinement mon désir de créer une organisation qui permette un travail militant d'une grande exigence.

J'avais déjà tenté au sein de Grapus d'aller plus loin dans ma singularité en créant avec plusieurs artistes le mouvement éphémère « Cocolux »³. Ce mouvement avait un journal, « Ne pas plier »⁴, à l'origine du nom à venir.

Fondée en 1991, « pour qu'aux signes de la misère ne puisse s'ajouter la misère des signes », l'association Ne pas plier met en œuvre mots et images, paroles et pensées, afin d'agir sur des sujets d'urgence humaine. Ne pas plier se place sur le terrain des conflits sociaux, de l'éducation populaire et propose des formes d'expression à donner aux luttes politiques d'aujourd'hui. Ne pas plier est un autre type de collectif, fondé sur des amitiés, mais avec des différences beaucoup plus riches entre les personnes et les métiers (travailleurs sociaux, chercheurs, artistes, ouvriers, militants associatifs, étudiants...). J'avais toujours été parmi les gens, mais je n'avais eu que peu d'occasions de travailler directement avec eux, mes images leur parvenaient par l'intermédiaire de leurs représentants syndicaux ou politiques. J'ai retrouvé mes origines, mon histoire familiale, les miens.

Ne pas plier m'a permis d'amplifier une approche militante plutôt que de continuer le parcours institutionnel. Loin de me limiter, cela m'a remis en situation de producteur. J'ai apporté sur le terrain de la vie quotidienne, là où il n'y a pas de commande, les méthodes acquises en travaillant pour les institutions. Dès qu'on entre en relation directe avec les personnes, les vrais sujets émergent. C'est l'occasion de travailler pour des gens et des causes encore inconnus plutôt que pour la reproduction d'un discours ou d'un ordre institutionnel. Je suis heureux quand l'utilisation des matériels que nous produisons ouvre des horizons, provoque des désirs. Lorsque cela m'échappe. Je n'ai plus peur d'aborder les questions fondamentales sur les solidarités, les amitiés, les tendresses, les conséquences de l'engagement sur le mode de vie, les droits de l'Homme. Ce travail de solidarité avec des associations militantes, même s'il n'aboutit pas toujours à une production, nourrit et donne constamment le désir d'inventer des formes...

Gérard Paris-Clavel, 2001

Festival international de l'affiche à Chaumont (France) texte de l'exposition

1. Grapus 1970-1989 avec Pierre Bernard, François Miehe, rejoint par Jean-Paul Bachollet et Alex Jordan. Près de 100 personnes y ont travaillé sur une période de 20 ans. 2. Graphistes associés, 1989-1992 avec Vincent Perrotet, et rejoint par Jean-Marc Ballée, Johannes Bergerhausen, Catherine Breitner, Denis Imbert, Odile Josée, Anne-Marie Latremolière. 3. Cocolux, 1988, mouvement artistique avec Pascal Cling, Simone Christ, Marc Dumas, Thomas Hirschhorn, Kenji, Alain Lebris, Marc Pataut, Vincent Perrotet, Ivan Sing. 4. Ne pas plier, créé en 1991, l'association Ne pas plier croise de nombreuses expériences professionnelles et humaines. www.nepasplier.fr

La dignité, les debouts de l'utopie

... Les parents de Gérard Paris-Clavel étaient boulangers. Il évoque des études menées dans des conditions difficiles et rapidement écourtées. Mais il ne s'étend pas là-dessus, ne serait-ce que pour ne pas porter sa condition d'origine « *comme une couronne* ». Il dirait qu'il a connu « *la vie avec de faibles moyens* », et qu'il n'y a pas de quoi en faire un plat : « *Tu pouvais être pauvre tout en étant heureux, tout en étant dans des situations de convivialité d'environnement, une espèce de culture populaire, une culture de petits plaisirs, et cela, ça fait aussi une jeunesse heureuse.* » (G.P.C. entretien).

Il aurait pu, après tout, devenir un publiciste « *riche et pourri* », si son cheminement intellectuel n'avait pas secrété une conscience politique qui s'est rapidement enracinée, comme pour tout véritable militant, dans son être même : « *À partir du moment où tu es attiré par des connaissances, tu peux mieux comprendre des expériences sociales très fortes que tu as eues. Tout ce que tu apprends résonne très fort. Cela fait écho au niveau du ventre, aussi : quelque chose que tu prends vraiment avec force. C'est comme si cela redonnait du sens à des choses originelles, à des choses que tu as vécues il y a très longtemps. Bien sûr, cela conforte énormément les idées politiques, avec aussi le danger de s'enfermer dans des certitudes* » (entretien).

De mai-juin 1968, le futur fondateur de Ne pas plier aura à tout le moins gardé un pli durable : ne pas mélanger les genres, ne pas privatiser bourgeoisement la création, du moins s'il s'agit d'une œuvre qui n'est pas promise aux cimaises des galeries, mais qui doit vivre sa vie dans la chaude turbulence de la lutte des femmes et des hommes réels : « *En 68, j'ai fait pas mal d'affiches et je n'ai jamais rien signé. (...) Ceux qui signaient c'était souvent les artistes un peu confirmés qui ne voulaient pas abandonner leur signature. Et moi, ce que je trouvais très beau en 68, c'est que, réellement, le partage de ton image (graphique), c'était l'échange d'une action. J'ai beaucoup aimé cette idée, et je l'ai conservée.* » (entretien).

Deux ans plus tard, la situation ayant considérablement mûri, le croisement de son activité de graphiste et de son engagement dans le PCF a conduit Gérard Paris-Clavel à fonder avec Pierre Bernard et François Miehe ce qui restera probablement comme l'expérience la plus aboutie de production d'un graphisme politique dans les années 1970 en France : le Grapus. « *Grapus a été une tentative d'avoir une pratique un peu politique des images, une attitude un peu plus intelligente avec les formes. Une centaine de personnes sont passées au Grapus en vingt ans. À l'origine, nous nous étions tous trouvés un point commun : à Varsovie, nous avons rencontré Henryk Tomaszewski. C'était un homme qui mettait véritablement en pratique les idées très singulières qu'il enseignait. Et puis il était très « intellectuel des images », alors moi, je venais des écoles d'art appliqué de France où l'enseignement était destiné à faire des dessins publicitaires, souvent dans une pratique franchouillarde et populiste de l'image. Disons que Savignac en était quelque chose comme la pointe intellectuelle avancée* » (entretien).

Ne pas plier

Autre temps, autre ambiance. L'association Ne pas plier s'est constituée au début de la percée « néolibérale » des années 1990, et alors que la militance anticapitaliste avait perdu beaucoup de ses positions institutionnelles et de ses moyens d'expression. La dynamique de Ne pas plier est en un sens, plus radicalement politique que celle du Grapus. Elle est née de la rencontre de Paris-Clavel avec les luttes culturelles liées aux formes extrêmes de l'oppression.

Fondée en 1991, à des années-lumière des démarches charitables et humanitaires, l'association Ne pas plier est une entreprise de resymbolisation et de repolitisation des situations d'oppression et des luttes. Son manifeste déclare : « *Ne pas plier met en œuvre mots et images, paroles et pensées, pour agir là où elle rencontre l'urgence humaine. Elle se place sur le terrain des conflits sociaux et de l'éducation populaire. Elle propose des formes à donner aux luttes politiques aujourd'hui. Ne pas plier rassemble ceux qui, pour exister, résistent aux discours dominants et puisent dans l'utopie un autre regard.* »

Existence, résistance et aussi exigence que cet engagement-là. À la belle manière de Lucien Bonnafé (« abattre les murs des asiles et construire le contraire sur leurs ruines »), Paris-Clavel fait « le contraire », notamment dans la mêlée de ce qu'il appelle la « grande guerre du langage », où il s'agit notamment de soutenir l'intérêt pour la complexité face à la culture de ce qu'il appelle encore la « salivation pavlovienne » :

G.P.C. — C'est très intéressant de voir que le langage de cette société de l'argent vise à camoufler ou à transformer le sens des mots les plus forts : « révolutionnaire », c'est du papier toilette, une bagnole, c'est « l'Espace », la « Picasso ». On voit bien comment tout un vocabulaire qui fait appel à de la mémoire humaine, à des richesses, à des luttes, est récupéré de plus en plus par la marchandise qui cherche plutôt à faire des grands mouvements pavloviens d'échange.

Question – Pourquoi « pavloviens » ?

G.P.C. — Parce que ça fait appel à des réflexes conditionnés. La communication, pour moi, c'est un ordre de discours qui fait appel à la salivation plus que l'éducation populaire qui, elle, fait appel à du désir d'apprendre, à de la réflexion. Pour moi, l'idée d'une image culturelle, c'est une image dont on comprend qu'on ne la comprend pas complètement, mais dans laquelle il y a quelque chose qui donne du désir d'affronter la complexité qu'elle peut avoir. Alors que la communication (la com'), disons que ce sont des réponses à des questions que l'on n'a pas posées. » (entretien).

Parler de l'esthétique propre à cette entreprise de dignité qu'est Ne pas plier ramène Paris-Clavel à l'éthique du producteur de formes. À l'inverse de l'artiste qui « fait l'artiste » pour la galerie, il se décrit comme militant d'un genre particulier. Il appartient à l'engance des colporteurs de dignité. Devant leur toile, leur feuille, ou dans le viseur de leur appareil photographique, ces créateurs de formes ne sont pas des Narcisses collés aux cotes et aux coteries du marché de l'art. Comme d'autres que nous rencontrons plus loin dans ce livre, Paris-Clavel vise, par son art, à soutenir dans le peuple une fraîche dignité qui va aller à la rencontre d'autres dignités en travail pour faire vivre, en fin de compte, une idée forte de l'humain. Comme dans cette parabole du « sous-bois aux biches »

« G.P.C. — Quand j'étais même, et que j'étais dans le quartier des Halles, à Paris, j'allais sur les Grands Boulevards. On y vendait des toiles : par exemple, des biches et des sous-bois sur du velours. C'était très populaire, les prolos achetaient ça. C'était super. Ça n'avait aucune qualité artistique, mais ça apportait du bonheur. Par ailleurs, quelqu'un qui fait des biches dans un sous-bois peut, dans n'importe quelle manif, mettre ce tableau au-dessus des têtes. Et là, il fera un acte politique. Parce qu'en mettant sa singularité quelle qu'elle soit, aussi conne soit-elle, en tension avec un collectif, il fera un acte très courageux d'exposer sa différence, d'exposer sa singularité, voire sa tendresse : des choses que l'on refoule sans arrêt. Et l'acte courageux, c'est ça : exposer aux autres sa fragilité, prise dans le sens de sa singularité la plus forte. Et ça, c'est peut-être le plus grand courage. Et je pense que si quelqu'un faisait ça dans les manifs les plus dures de l'APEIS, quelque chose de ce romantisme d'une peinture de sous-bois s'exposerait. Et ça, ça aurait beaucoup d'effets positifs et fraternels pour les autres. Je ne crois pas à l'art politique, mais à une pratique politique de l'art. » (entretien).

Ce goût de la déambulation ne conduit pas seulement Paris-Clavel à flâner sur les Grands Boulevards à la recherche de tableaux de sous-bois. C'est dans la vocation de l'association Ne pas plier que s'organisent des liens à l'échelle de l'enjeu politique : l'Europe, le monde.

Bernard Doray, psychanalyste,
La dignité. Les debouts de l'utopie, édition La dispute, 2006

La culture ce n'est pas du luxe

... Gérard Paris-Clavel est de ceux qui persistent à ne pas se satisfaire du chaos du monde et de l'allure où vont les choses. À travers les circonvolutions, les arborescences et les frondaisons graphiques qu'il donne à voir, comme dans la trajectoire de son engagement d'artiste citoyen mené tambour battant, pied au plancher, apparaît un bel usage de la réserve. Ce vecteur de sens, jamais à sens unique, est une courtoisie faite au regard qui renoue avec le vert paradis du « moins on en montre, plus on en voit » d'avant la télésurveillance et la pornographie généralisée. Ce retrait où se reconnaît le trait du dessin, cet « après vous, je vous en prie » au seuil du « rendre visible », fait place à ce qui vient, à celui qui vient. Une façon d'être « avec ».

L'art n'a jamais cessé de dire non aux conformismes ambiants pour donner sens à la communauté des hommes. Loin des esthétiques congelées et des pistes balisées, à l'heure où plus que jamais le centre du débat est à la périphérie, Gérard Paris-Clavel est un adepte du hors-piste qui ne tombe jamais dans le décor. Les pieds sur terre, sûr de son métier et de son attention scrupuleuse aux détails, la volonté d'être utile chevillée au corps, il ne grimpe pas au pinacle pour tutoyer les nuées et se perdre dans l'éther vaporeux où planent les charognards, mais travaille ici et maintenant, sans distance aseptisée, dans la lutte, histoire de donner à voir. Son style est celui d'un sport de combat — merci Pierre Bourdieu. Forcément inclassable, c'est parfaitement radical. Ça persiste typographiquement et ça signe pour redonner sang et vie à la culture visuelle. Au grand jeu de l'art, ça ranime la partie pour transmettre et transformer. Ça fait silence. C'est à vous de voir...

Jean-Louis Pradel, critique d'art, novembre 2005
catalogue d'exposition Maison des Arts de Bagneux

« L'art de Ne pas plier, ou comment reconquérir l'espace public au moyen d'une esthétisation relationnelle situationniste »

« J'aime l'idée de l'art comme art de vivre. Il nous faut parler d'une esthétique qui ne serait privée ni de conséquence, ni de corps. » Gérard Paris-Clavel

Guy Debord considère que la vie quotidienne ne donne que très rarement l'occasion de situations d'avant-garde de pensée, et que par conséquent il faut les construire. À cette occasion, les situs avaient mis en place la notion « d'avant-garde de présence » par opposition à « l'avant-garde de l'absence » définie par Lucien Goldmann. « Ceux qui se tiennent en dehors de ce Son et Lumière du présent qui ébahit tant Goldmann sont précisément, comme des situationnistes pour le moment, à l'avant-garde de la présence. Ce que Goldmann appelle l'avant-garde de l'absence n'est rien d'autre que l'absence de l'avant-garde. Nous affirmons hautement que, de toutes ces prétentions et agitations, il ne restera rien dans la problématique réelle et dans l'histoire de cette époque. Sur ce point comme sur les autres, on verra dans cent ans si nous nous sommes trompés. » (Bulletin de l'I.S. n°8, « L'avant-garde de présence », janvier 1963, p.15, in Internationale situationniste, 1958-1969, éd. Van Gennep, Amsterdam, 1970.)

Trente ans plus tard Gérard Paris-Clavel estime que la vie est riche de multiples rencontres et que les situations se créent parce qu'il y a présence des uns et des autres au même endroit à un moment donné. Une situation n'est pas une construction, mais un mouvement, un échange, un carrefour que l'urgence sociale impose. Il ne s'agit pas de créer ou de construire un événement, une performance ou un happening par exemple. Il s'agit de participer complètement à un moment de vie collective, de s'impliquer dans une durée, de se « mettre en situation » sur le terrain des luttes sociales.

« Il faut se mettre en situation de recherche fondamentale et pas en situation d'illustration. Ce qui m'intéresse, c'est de mettre en place des procédures qui génèrent du mouvement. On veut élever la question, pas apporter des réponses. Alors, c'est sans fin. Pour accompagner les gens dans un quartier, il faut être présent. C'est dur la présence, parce que cela demande beaucoup de temps, beaucoup de moyens. (...) Il faut se mettre en situation de recherche fondamentale permanente et en tirer les applications en fonction des urgences. La véritable urgence qui est l'urgence humaine, il faut l'inscrire dans la durée. On ne pourra résoudre ces urgences que dans la durée et non à partir de la copie des formes du commerce. » Il conclut : « Le philosophe Luc Carton a une belle formule, il dit un quartier sensible, c'est d'abord un quartier plein de sens. Ça veut dire qu'il faut aller travailler la signification des quartiers... Il ne faut pas seulement écouter les doléances, il faut essayer de voir ce qu'il y a derrière. » (Gérard Paris-Clavel, *Les Actes de Lecture* n°69, op. cit.), telle est l'injonction majeure que recouvre intrinsèquement « l'avant-garde » de situation définie par Gérard Paris-Clavel.

Gérard Paris-Clavel dénonce « Tous ces systèmes médiatiques différés, c'est une manière d'éviter la présence humaine. L'acte militant, c'est de venir sur le terrain de l'autre. Le réseau, c'est tellement technologique que ça nous pousse à travailler plutôt le comment que le pourquoi. On voit bien comment la technologie marchandise enlève nos corps, comment ça devient de plus en plus virtuel » (Gérard Paris-Clavel, *journal Ne pas plier*, Ivry-sur-Seine, août 2001, p.18)

« La world culture à domination américaine occupe le terrain de l'information multimédiatique et du numérique avec autant de violence qu'elle a mis à s'approprier celui de la consommation et de l'imprimé. Au détriment de la parole échangée, base de la relation humaine, les firmes multinationales contrôlent toute la chaîne de production et de diffusion de l'information (...) Notre société n'a jamais été aussi violente, aussi peu savante. Le temps médiatique raccourcit tout pour rentabiliser toujours plus vite, immédiatement. Cela nous enlève tout esprit critique de solidarité et de partage, cela nous enlève le désir d'apprendre de l'autre. » (Gérard Paris-Clavel, *Quelle joie le bonheur*, Chaumont, 2001)

D'après Gérard Paris-Clavel, la forme de la diffusion induit la nature de l'engagement politique. « Beaucoup d'auteurs n'ont pas conscience du fait qu'ils ont la possibilité de choisir. Ils se laissent dépouiller de l'acte et de la nature politique de la diffusion : ils pensent que leur production suffit. Ils n'exigent pas suffisamment de contrôle de l'utilisation de leur travail. Le rapport de force marchand impose d'abandonner cette part de responsabilité en contrepartie de la sécurité, du fric, ou d'un capital symbolique. (...) Quelqu'un qui exprime une part de réalité est coresponsable avec celui qui la produit et la diffuse. Nous avons un droit à l'expression. Encore faut-il pouvoir l'exercer autant dans la qualité des formes que par le mode de diffusion. À l'association *Ne pas plier*, nous avons installé la coproduction comme mode de réalisation. La complicité de plusieurs partenaires, aussi modestes soient-ils, amplifie, améliore le projet initial et rend indépendant vis-à-vis de gros commanditaires. Ces coproducteurs participent grâce à leur propre réseau au renforcement de la diffusion. » (Gérard Paris-Clavel, *La lutte des signes*, *journal Ne pas plier*, Ivry-sur-Seine, août 2001, p.3)

Yvan Dromer,

Maîtrise IUP Métiers de l'information et de la communication,
sous la direction d'Yves Hélias, 2002 – Université de Rennes 2

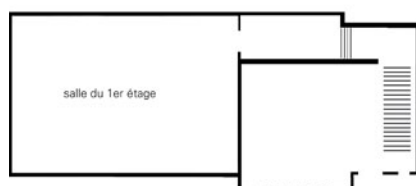
L'art pour quoi faire, à l'école dans nos vies, une étincelle

... Ainsi, je crois qu'une éducation artistique suppose de pouvoir braver les interdits, casser la norme et échapper à la moyenne. La discipline enseignée doit s'inscrire dans un projet global, avoir un objectif social, requérir une méthode pédagogique. En effet, les arts plastiques sont présents partout autour de nous, dans l'urbanisme, l'architecture, les signes de la rue, les vêtements et les objets, la presse, etc. Notre objectif est de donner la possibilité d'étudier, de critiquer et d'inventer les formes du quotidien, de créer de la mémoire. Il ne faut pas oublier les conditions historiques et sociales particulières qui ont rendu possible une certaine vision du monde de la création, même si les œuvres culturelles peuvent parfois apparaître comme évidentes et naturelles. L'étudiant ou l'élève, le jeune en tout cas, doit apprendre à bousculer ses habitudes, à être dans un monde de plus en plus orienté vers l'avoir. L'école est un moment privilégié où l'exploration personnelle et l'échange social peuvent se faire généreusement sans que pèse encore trop le poids diviseur de la nécessité économique, de la course au travail et au pouvoir. C'est pourquoi il convient de se donner le temps d'apprendre, de prendre le risque de l'échec, de se tromper, de recommencer...

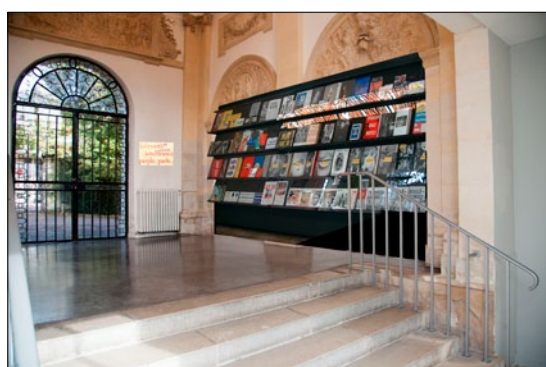
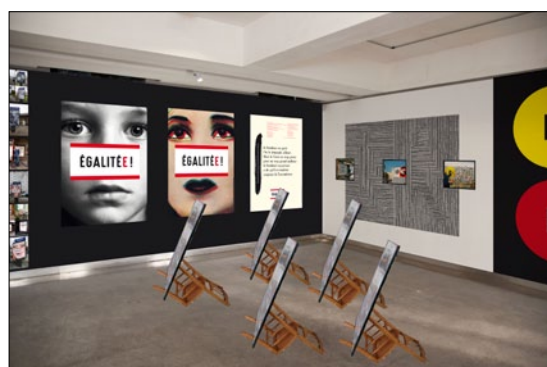
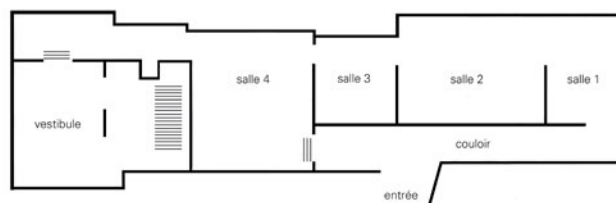
Ce que j'appelle l'« école de la citoyenneté » est une école qui s'inscrit au sein et à côté des conflits, qui mélange idéologie et utopie, dans un mouvement entre intimité et tension collective. Je crois beaucoup en une école pluridisciplinaire qui se situerait dans l'acte collectif plutôt que dans le discours. En s'organisant en groupe, les jeunes expérimenteront des moyens civiques, éthiques et politiques pour s'émanciper et exercer pleinement leur vocation. Il est important de les considérer comme des gens responsables, c'est ainsi leur reconnaître des droits. Trop souvent, l'engagement personnel est exclu de la formation, de la scolarité. L'école créative, multiculturelle, passe par un métissage social.

Il faudrait que l'école sorte de l'école pour pouvoir être véritablement une école, c'est-à-dire qu'elle pourrait s'inscrire dans un projet où la ville serait un terrain d'investigation au même titre qu'une école. Elle se situerait dans un rapport étroit avec des acteurs sociaux qui viendraient se mélanger à des enseignants, eux-mêmes partie prenante du projet. Ce serait d'intérêt public sans que cela soit astreint à un résultat contractualisé ou à l'obtention d'un diplôme. Dans un esprit de recherche fondamentale, des étudiants viendraient s'y nourrir des applications qui seraient de l'ordre de leurs préoccupations. Ils y trouveraient une ossature qui leur permettrait de donner de la mémoire ou de la connaissance à leur projet ponctuel.

*Propos de Gérard Paris-Clavel recueillis
par Pascal Delabouglisse
Autrement n°195 septembre 2000*



Parcours de l'exposition



EN REGARD DE L'EXPOSITION : DES IDÉES À GOÛTER

Travailler l'exposition comme un outil. Il s'agit d'accueillir pendant l'exposition à la Maison d'Art Bernard Anthonioz du 7 septembre au 12 novembre 2017, différents acteurs organisant eux-mêmes une visite pour y exprimer la singularité de leurs pratiques et de leurs réflexions en regard et en correspondance avec les images et les messages de Gérard Paris-Clavel. Ce programme pourra être élargi ultérieurement.

13 septembre 2017 à 15h

Images en vie, les images de la vie courante

Antonio Ugidos, *psychologue, ASP*

Jean-Pierre Grunfeld, *sémiologue urbain*

Des parts décisives de nos vies quotidiennes sont organisées et dictées par ce que nous proposent et ce que nous imposent les signes apposés dans l'espace public et l'inflation des signes de la marchandise. Redonner formes et valeurs aux richesses des situations sociales, où l'individu – libéré de son rôle de consommateur – s'enrichit de la rencontre et du partage avec l'Autre. Quelles représentations véhiculent les images de la vie courante ? Que nous disent-elles sur la relation avec notre propre image, celle de l'autre, celles des autres ?

23 septembre 2017 à 15h

Savoirs des luttes

Annick Coupé, *syndicaliste Solidaires*

Franck Poupeau, *sociologue*

Le savoir constitue une des meilleures défenses des citoyens face à la surabondance des informations médiatisées, qui tendent à effacer tout sens critique. L'idée d'exprimer « le Savoir des luttes » permet de rendre visible le savoir des militants acquis sur la mémoire de leurs actions mais aussi de comprendre comment se constituent ces mélanges de savoir-faire et de savoirs savants.

30 septembre 2017 à 15h

La règle du jeu

Benjamin Dauchez, *notaire,*

Bruno Lavaux, *expert-comptable,* Jean Vincent, *avocat*

Pour un artiste il est essentiel de privilégier dans la réflexion et son action professionnelle les choix qui sont le plus en harmonie avec son objectif de création et sa personnalité. Pour cela il doit s'appuyer sur un environnement de professionnels dans les divers domaines où leurs compétences viendront l'éclairer dans ses choix. Ils pourront ainsi lui permettre de : comprendre et se situer dans un environnement économique compliqué. Connaître et exercer ses droits à partir de son statut professionnel d'artiste. Remplir ses devoirs en connaissant l'environnement réglementaire et statutaire. Se donner les moyens en apprenant à gérer son activité.

4 octobre 2017 à 15h

Être sujets dans son travail

Nicolas Frize, *compositeur*

Si nous sommes « sujets dans son travail » c'est que nous nous mobilisons réellement – et inévitablement – dans notre activité professionnelle, que souvent nous inventons même notre métier, que nous nous l'approprions, avec notre subjectivité, notre sensibilité, notre intelligence... Un métier ce n'est pas rien ! C'est une longue trajectoire historique, avec des règles de l'art, des outils, une expérience transmise, des méthodes et des relations de tous ordres... et surtout, beaucoup de culture, de sensible, d'intime, d'initiative ordinaire, d'imagination extraordinaire...

7 octobre 2017 à 15h

Graphisme, Histoire ou faits divers !

Margo Rouard, *historienne du graphisme*

Tony Côme, *historien d'art*

Le graphisme est le traitement des informations et des savoirs mis en formes pour être diffusés dans les lieux publics. C'est une pratique récente qui arrive à partir du XIX^e siècle avec la Révolution industrielle. Deux raisons à cela, la première l'évolution des techniques d'impression et la seconde la transformation du rapport de l'espace public des villes avec la population qui acquiert majoritairement l'accès à la lecture.

11 octobre 2017 à 15h

Les avant-gardes de situation

Philippe Villechalan, *porte parole de l'APEIS*

Jérôme Bourdieu, *économiste*

Les avant-gardes de situations sont convoquées par les femmes et les hommes qui sont dans la nécessité des luttes. Comment exprimer la force des faibles ? Comment rassembler celles et ceux qui pour résister se rendent visibles et partagent les formes de leurs luttes ? Comment écouter celles et ceux qui ont du mal à se faire entendre ? Les luttes des chômeurs, des pauvres, des exploités et des dominés sont-elles les luttes de TOUS ?

14 octobre 2017 à 15h

Va savoir ! Communiquer ou informer ?

Jean Bayle, *concepteur de presse*

Jacques Bidou, *producteur*

Marcel Trillat, *journaliste et réalisateur*

« Si on ne sait pas, on ne voit pas ». S'informer permet de savoir, mais les sources sont diverses. Concernant les médias, acteurs majeurs de l'information, que sait-on ? On sait que la nature de leur actionnariat n'est pas neutre mais, ces médias sont-ils malgré tout des supports efficaces de l'information ? Remplissent-ils pleinement leur rôle ? Non, car la question de la forme est toujours phagocytée par le malentendu qui gère le rapport entre fond et forme. In-former.

18 octobre 2017 à 15h

Les conditions de la commande ?

Olivier Brillanceau, *directeur de la SAIF*

Pierre Garçon, *co-secrétaire général du SNAP – CGT*

Quelle relation existe aujourd'hui entre un commanditaire et un plasticien ? Les interlocuteurs sont devenus des professionnels de la communication et l'auteur d'images devient peu à peu un prestataire aux ordres. La confiance mutuelle nécessaire à l'élaboration et à la mise en œuvre de projets exigeants est remplacée par le filtre des appels d'offre et des grilles d'évaluations administratives. La standardisation des approches génère la standardisation des formes et édulcore les propos. La commande est devenue, par ce glissement hiérarchique, un commandement.

21 octobre 2017 à 15h

Artiste, artisan, militant

François Barré, *commissaire de l'exposition*

Marie-José Mondzain, *philosophe*

C'est une question à résoudre davantage qu'une évidence à imposer. Faut-il laisser une trace, une marque singulière ? Faut-il être au monde ici et maintenant pour y éveiller les consciences, vivre le partage et échafauder les constructions futures ? Comment conjuguer la gratuité de l'art, l'utilité d'une action solidaire et la relation à la commande ? Comment être à la fois savoir et saveur, corps physique et corps social, différent et semblable ?

25 octobre 2017 à 15h

Partage de l'image

Marc Pataut, *photographe*

L'image, œuvre unique, devient un objet multiple selon les formes de son partage. Comment les auteurs (photographe, graphiste) partagent leur singularité au sein d'une action collective ?

28 octobre 2017 à 15h

Faire une bonne impression

Joseph Belletante, *Musée de l'imprimerie de Lyon*

Alain Roger *restaurateur de papier (sous réserve)*

Anne-Marie Sauvage, *conservatrice BNF*

et les imprimeurs du jour

Les papiers ; ils sont épais, souples, granuleux, opaques, transparents, on les touche, on les palpe, on vérifie sa main. Ce sont des encres de 4 couleurs (noir, cyan, magenta, jaune) pour faire de la quadrichromie mais aussi des milliers de couleurs à choisir sur un nuancier. Ce sont des procédés d'impression : des offset, sérigraphies, rotatives. Ce sont les métiers de la chaîne graphique où rien des uns ne se fait sans les autres ; il s'agit bien d'une corporation où le mot « Avec » s'imprime pleinement.

8 novembre 2017 à 15h

La ville est à nous

Philippe Bouyssou, *Maire d'Ivry-sur-Seine*

Isabel de Bary, *Ne pas plier*, Sylvie Tissot, *sociologue*

La ville est un lieu de vie où la proximité peut se faire richesse d'échanges et de propositions. Comment faire alors pour créer des lieux d'interactions heureuses, de mobilisations partagées, de ressources élaborées collectivement pour que les citoyens-citadins puissent participer à sa construction et à sa transformation ?

Visites associées en cours de programmation

Ce sont des groupes, des écoles, des écoles d'art, des universités, des associations, des syndicats. Des rendez-vous seront donnés en présence de Gérard Paris-Clavel pour partager les images et les paroles.

Autres rendez-vous, proposés par la Maison d'Art Bernard Anthonioz

Samedi 16 septembre 2017
et dimanche 17 septembre 2017

Journées européennes du patrimoine

Programme sur <http://maba.fnagp.fr>

Mercredi 27 septembre 2017 à 15h

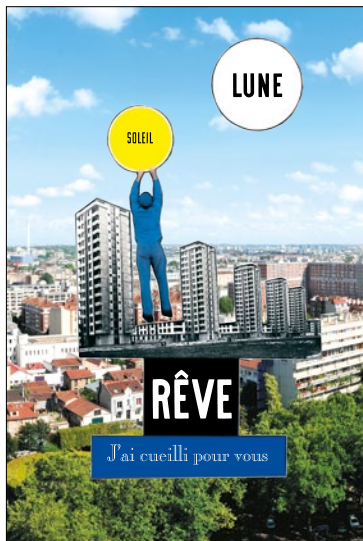
Les Petits Parcours

(à partir de 5 ans) Exploration de l'exposition à hauteur d'enfant à travers des activités ludiques et un atelier. Les petits parcours se poursuivent autour d'un goûter partagé avec petits et grands.

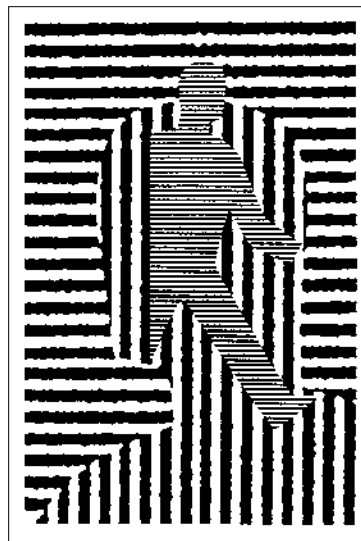
Dimanche 1^{er} octobre 2017 à 11h

Café découverte

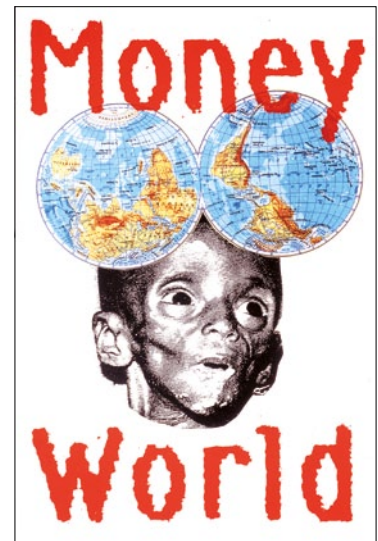
Découverte de l'exposition à travers un parcours commenté. Pour bien démarrer la journée, café et douceurs sont au rendez-vous.



J'ai cueilli pour vous, 2012



Piéton de la ville, depuis 2001



Money-World, depuis 1989



Qui a peur d'une femme? 1996



20e fête de la Musique, 2001



Égalité – Charlotte, 2012



Un raciste est quelqu'un qui se trompe de colère, depuis 1993



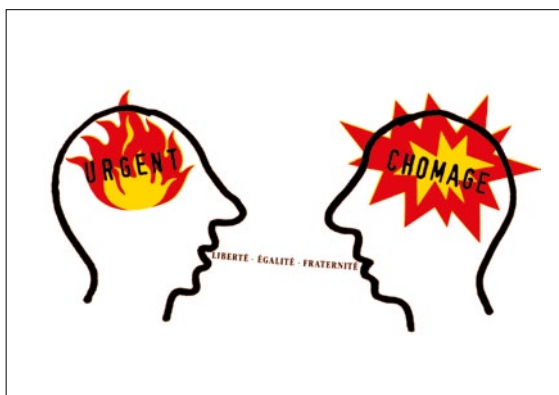
Ma ville est un monde, depuis 1993



Utopiste debout, depuis 1993



Rêve Générale, depuis 2006



Urgent chômage, depuis 1991



Joyeux Bordel, depuis 1991



Je lutte des classes, depuis 2009

AVEC

Une exposition de Gérard Paris-Clavel
Commissaires : François Barré, Isabel de Bary et Francis Lacloche

Exposition du 7 septembre au 12 novembre 2017

Mercredi 6 septembre, visite de presse à 14h30
Vernissage de 18h à 21h30

À paraître : AVEC, Gérard Paris-Clavel, Édition numérique, Art Book Magazine / ABM Distribution, septembre 2017, abm-distribution.com

La Fondation Nationale des Arts Graphiques et Plastiques (FNAGP) a ouvert en 2006 à Nogent-sur-Marne la Maison d'Art Bernard Anthonioz (MABA), centre d'art destiné à promouvoir et diffuser la création contemporaine et à encourager l'émergence de projets expérimentaux.

La Fondation y organise quatre expositions par an principalement autour de la photographie et du graphisme dans leurs modes d'expression les plus innovants, mais aussi en accueillant d'autres propositions plastiques qui interrogent l'histoire ou la mémoire, le territoire et l'environnement, ou encore la représentation cinématographique.

La Maison d'Art Bernard Anthonioz, membre du réseau Tram Île-de-France, mène une politique active des publics et anime de nombreuses manifestations autour des expositions qu'elle organise.

Maison d'Art Bernard Anthonioz

16, rue Charles VII
94130 Nogent-sur-Marne
Tél.: 01 48 71 90 07
contact@maba.fnagp.fr
http://maba.fnagp.fr
Facebook / Twitter / Flickr / Instagram

Relations avec la presse

Lorraine Hussenot
Tél.: 01 48 78 92 20
lohussenot@hotmail.com
Visuels disponibles sur demande

Accès

RER A : Nogent-sur-Marne puis bus 114 ou 210, arrêt Sous-préfecture
RER E : Nogent-Le Perreux puis direction Tribunal d'instance
Métro ligne 1 : Château de Vincennes puis bus 114 ou 210, arrêt Sous-préfecture

Ouvert au public,

Les jours de semaine de 13h à 18h
Les samedis et dimanches de 12h à 18h
Fermeture les mardis et les jours fériés
Entrée libre

